

L. D'ASCO

REDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

EN AN FR. 40
Départements... 42
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois.

REDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rir est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

Benoît LOUP

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

LYON... UN AN FR. 40
Départements... 42
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois.

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2
LYON

LES CONFESSIONS D'UN RÉSERVISTE

M^{me} de Lesseps et les Anglais — Une drôle d'annonce

QUATRIÈME ÉDITION

Lire à la 2^e page
LA VOGUE DE LA GUILLOTIERE
LA BRASSERIE
LA JEUNE FRANCE

AUX LECTEURS

Plusieurs de nos lecteurs de Lyon nous écrirent pour nous demander des numéros des éditions de leur ville.
Ainsi, il en est qui seraient très heureux de lire les correspondances de St-Etienne, Grenoble, Vienne, etc.
Pour les satisfaire, nous prévenons les lecteurs qu'ils pourront se procurer, dans nos bureaux rue de Bonnel, 2, des numéros de chacune des éditions.

Voici la liste des départements d'où nous recevons des correspondances.
Ain, Loire, Isère, Savoie, Haute-Savoie, Drôme, Ardèche, Hautes-Alpes, Alpes-Maritimes, Bouches-du-Rhône, Pyrénées-Orientales, Hérault, Gard, Haute-Loire, Puy-de-Dôme, Jura, Saône-et-Loire, Côte d'Or, Doubs, Belfort, Meurthe-et-Moselle, Haute-Saône, Meuse, Vosges, Allier, Hainaut-Marne, Ardennes, Manche, Aube, Haute-Garonne, Var, Alpes-Maritimes, Gironde, Alsace-Lorraine, Eure-et-Loir, Suisse, Italie.

LES CONFESSIONS D'UN RÉSERVISTE

Je pars demain, on m'envoie à Lyon faire mes vingt-huit jours, mon livret m'apprend que je suis versé dans un régiment de soldats. Je dois aller à la Part-Dieu, un drôle de nom pour une caserne.
C'est à la caserne que j'ai fait connaissance avec Dorothée. Elle est désolée d'être veuve. Comme elle me dit : « Si c'était pour tout de bon, passe... mais tu pourrais rir ? » Dam ! vingt-huit jours c'est plus long que toujours. Toujours s'abîmer, vingt-huit jours se comptent. J'ai mis dans mon sac des chaussettes, du chocolat, un cache-nez et le portrait de Dorothée, entre un ment-dore et un saint-Marcelin. Elle m'a dit : « Je veux que tu me sentes près de toi ! »

Je me suis rendu au bureau de recrutement ; c'est là-bas, à la Vitrolerie, nous étions des milliers parqués comme des moutons. La Patrie sous les traits d'un vieux briscard d'état-major nous regardait en unant sa pipe.
Nous arrivons à la Part-Dieu. C'est grand cette caserne. Ça n'a rien de drôle. On ne voit que du rouge et du bleu. Je ne suis pas pour les tons criards. Nous grimpons dans le dixième couloir, au fond de la trentième cour à gauche. On nous prend nos feuilles de route. On va nous habiller.
Le capitaine me donne un pantalon trop court, une veste trop large, un képi trop grand. Mes chaussettes le rendent rêveur. C'est rare dans le métier. Il m'offre des godillots. Se refuse avec indignation ces entraves officielles. Quand je me vois ficelé de la sorte je pense à Dorothée. La chère belle n'avait pas besoin de me recommander de ne point lui faire des trais. Mon Dieu ! quel cœur féminin peut se laisser toucher par un attirail aussi grotesque ?

Nous sommes reçus à bras ouverts par les camarades de l'active. Ils sont pleins de prévenance, on m'astique, on me brosse, on fait mon lit. Au fond, l'on courtise plus vraisemblablement mon portemanteau que moi-même. Mon camarade de lit me demande si j'ai des enfants. Je rougis, Dorothée, ma chaste épouse, en avantant que non, mais que... tranquillise-toi, je n'ai dit que ça.

Histoire d'attendre le rata, on cause. L'Académie n'a pas idée des histoires que l'on raconte. Enfoncé Montyon ! Un de la classe montre tout son savoir et bien d'autres choses qu'on ne lui demandait pas. On parle femmes et service. C'est très intéressant. Mais quel assaisonnement seigneur ! Dans la cour, on sonne : c'est la soupe. Ça défile du côté de la cuisine, il faut voir ça. La gamelle en vaut la peine. Gageons que l'empereur n'en a jamais mangé de pareille — ce dont je le félicite. Je suis général — ce dont je le félicite. Je suis général — ce dont je le félicite.

Oh ! la cantinière, chut ! le cantinier n'entend pas qu'on badine avec le service. C'est qu'il est de la huitième du trois ! il a vu des chacals en Afrique. En revanche, ça femme a vu des loups partout — et des gros !

J'ai mal dormi, cependant j'en étais passé. Mesdemoiselles les punaises m'ont fait grassement payer mon embauche. Elles ont conquis ma demi-fourmure et l'ont teinte de mon sang. Dorothée combien ma nuit fut chaste et cruelle.
Je me suis levé à cinq heures, il faisait à peine jour. On avait allumé quelque chose en cuisine, qui était plutôt une cheminée qu'une lampe. Ça fumait beaucoup plus que ça n'éclairait.
J'ai attrapé deux jours de consigne pour avoir mis ma montre au clou, — au clou du râtelier. On m'a expliqué que j'avais tenté les voleurs. Etre puni pour avoir tenté d'être volé. O beauté de la législation troublée !

Le matin, un gros chef nous a fait un speech. Très rond et très brave homme, mais l'éloquence aussi courte que l'haleine, je crois qu'il nous a dit que tant que l'on prendrait des civils pour faire des militaires on n'aurait pas de soldats.
A dix heures, j'ai appris à marcher en rang. C'est très drôle. Une ! deux ! Une deux ! La patrie a dû tressaillir d'aise en me voyant marcher et contre marcher... Une ! deux !

Ce soir je suis sorti... je suis allé du côté de Bellecour. Hé ! hé ! pas trop mal les petites vierges de ça pays-ci ! C'est surprenant, mon costume n'a pas semblé les effaroucher. A la musique, j'en ai vu une se poser tout près de moi. Oh ! quel chapeau ! des bords comme ça. Un poème en vers et en plumes. Elle m'a fait un œil, je lui en ai fait deux... Dorothée ! Dorothée ! tu l'as échappée belle. Huit heures et demie sonnaient. J'ai songé à l'appel. Il fallait rentrer. Je suis arrivé en même temps que le sergent de semaine, au pied de mon lit. J'ai répondu présent, j'étais sauvé.

Mais toute la nuit j'ai rêvé au chapeau à plumes !
J'ai la permission de la nuit. J'ai dit au capitaine que j'étais marié. Il m'a dit : c'est peut-être une carotte que vous me tirez. Malheureusement, non, c'est vrai ; cependant, c'était une carotte tout de même.
Un grand type, gommeux de sa profession, m'avait raconté des choses très chennes sur ce qu'il appelait les « épinglées » lyonnaises. Il connaissait des jeunes déesses qui avaient des noms bizarres : Clodio, Fonfon, la Vadrouille, Théo, Titine et même une appelée Jenny Lavache. Il disait des mots inconnus dans nos pays : c'est crevant ou « mince de galbe !... » Je suis devenu son ami. Et c'est pour les charmes de certaine belle cocotte haut cotée que j'avais pris ma permission de la nuit... n'en dites rien à Dorothée.

Nous sommes allés à l'Assommoir. Deux tendresses nous donnaient la réplique. Pas farouches et pas bégueules. Tout de suite à tu et toi. Quand elle a su que j'étais notaire à Carpentras, ça a été du délire. Vrai, Dorothée est chère mais pas si chère que ça.

me suis trouvé nez à nez avec l'adjudant de ma compagnie. Il m'a lancé un regard ! Le lendemain j'avais huit jours de boîte pour n'avoir pas d'étiquette à mon paquetage, ordre de l'adjudant de ma compagnie.

Dorothée, tu étais vengée !
Heureusement que l'on nous désarme aujourd'hui, quel métier. J'aime encore mieux être pékin.
L'adjudant de ma compagnie vient de demander au clairon Poivrot le secret de certaines ordonnances thérapeutiques. Il a dit à la cantinière qu'il ne boirait plus de vin. Elle a souri — l'innocente — et a dit, en le regardant au fond des yeux : Pincé !
Quand je pense qu'un peu de plus... Ah ! monsieur l'adjudant, quelle chandelle Dorothée vous doit.

Quand je serai libéré j'irai à Fourvières et je prierai pour vous, monsieur l'adjudant, le dieu qui guérit les humains en secret, même en voyage.

UN RÉSERVISTE.
Pour copie conforme :
L. D'ASCO.

me suis trouvé nez à nez avec l'adjudant de ma compagnie. Il m'a lancé un regard ! Le lendemain j'avais huit jours de boîte pour n'avoir pas d'étiquette à mon paquetage, ordre de l'adjudant de ma compagnie.

Dorothée, tu étais vengée !
Heureusement que l'on nous désarme aujourd'hui, quel métier. J'aime encore mieux être pékin.
L'adjudant de ma compagnie vient de demander au clairon Poivrot le secret de certaines ordonnances thérapeutiques. Il a dit à la cantinière qu'il ne boirait plus de vin. Elle a souri — l'innocente — et a dit, en le regardant au fond des yeux : Pincé !
Quand je pense qu'un peu de plus... Ah ! monsieur l'adjudant, quelle chandelle Dorothée vous doit.

Quand je serai libéré j'irai à Fourvières et je prierai pour vous, monsieur l'adjudant, le dieu qui guérit les humains en secret, même en voyage.

UN RÉSERVISTE.
Pour copie conforme :
L. D'ASCO.

me suis trouvé nez à nez avec l'adjudant de ma compagnie. Il m'a lancé un regard ! Le lendemain j'avais huit jours de boîte pour n'avoir pas d'étiquette à mon paquetage, ordre de l'adjudant de ma compagnie.

Dorothée, tu étais vengée !
Heureusement que l'on nous désarme aujourd'hui, quel métier. J'aime encore mieux être pékin.
L'adjudant de ma compagnie vient de demander au clairon Poivrot le secret de certaines ordonnances thérapeutiques. Il a dit à la cantinière qu'il ne boirait plus de vin. Elle a souri — l'innocente — et a dit, en le regardant au fond des yeux : Pincé !
Quand je pense qu'un peu de plus... Ah ! monsieur l'adjudant, quelle chandelle Dorothée vous doit.

Quand je serai libéré j'irai à Fourvières et je prierai pour vous, monsieur l'adjudant, le dieu qui guérit les humains en secret, même en voyage.

UN RÉSERVISTE.
Pour copie conforme :
L. D'ASCO.

me suis trouvé nez à nez avec l'adjudant de ma compagnie. Il m'a lancé un regard ! Le lendemain j'avais huit jours de boîte pour n'avoir pas d'étiquette à mon paquetage, ordre de l'adjudant de ma compagnie.

Dorothée, tu étais vengée !
Heureusement que l'on nous désarme aujourd'hui, quel métier. J'aime encore mieux être pékin.
L'adjudant de ma compagnie vient de demander au clairon Poivrot le secret de certaines ordonnances thérapeutiques. Il a dit à la cantinière qu'il ne boirait plus de vin. Elle a souri — l'innocente — et a dit, en le regardant au fond des yeux : Pincé !
Quand je pense qu'un peu de plus... Ah ! monsieur l'adjudant, quelle chandelle Dorothée vous doit.

Quand je serai libéré j'irai à Fourvières et je prierai pour vous, monsieur l'adjudant, le dieu qui guérit les humains en secret, même en voyage.

UN RÉSERVISTE.
Pour copie conforme :
L. D'ASCO.

me suis trouvé nez à nez avec l'adjudant de ma compagnie. Il m'a lancé un regard ! Le lendemain j'avais huit jours de boîte pour n'avoir pas d'étiquette à mon paquetage, ordre de l'adjudant de ma compagnie.

Dorothée, tu étais vengée !
Heureusement que l'on nous désarme aujourd'hui, quel métier. J'aime encore mieux être pékin.
L'adjudant de ma compagnie vient de demander au clairon Poivrot le secret de certaines ordonnances thérapeutiques. Il a dit à la cantinière qu'il ne boirait plus de vin. Elle a souri — l'innocente — et a dit, en le regardant au fond des yeux : Pincé !
Quand je pense qu'un peu de plus... Ah ! monsieur l'adjudant, quelle chandelle Dorothée vous doit.

Quand je serai libéré j'irai à Fourvières et je prierai pour vous, monsieur l'adjudant, le dieu qui guérit les humains en secret, même en voyage.

UN RÉSERVISTE.
Pour copie conforme :
L. D'ASCO.

me suis trouvé nez à nez avec l'adjudant de ma compagnie. Il m'a lancé un regard ! Le lendemain j'avais huit jours de boîte pour n'avoir pas d'étiquette à mon paquetage, ordre de l'adjudant de ma compagnie.

Dorothée, tu étais vengée !
Heureusement que l'on nous désarme aujourd'hui, quel métier. J'aime encore mieux être pékin.
L'adjudant de ma compagnie vient de demander au clairon Poivrot le secret de certaines ordonnances thérapeutiques. Il a dit à la cantinière qu'il ne boirait plus de vin. Elle a souri — l'innocente — et a dit, en le regardant au fond des yeux : Pincé !
Quand je pense qu'un peu de plus... Ah ! monsieur l'adjudant, quelle chandelle Dorothée vous doit.

Quand je serai libéré j'irai à Fourvières et je prierai pour vous, monsieur l'adjudant, le dieu qui guérit les humains en secret, même en voyage.

UN RÉSERVISTE.
Pour copie conforme :
L. D'ASCO.

me suis trouvé nez à nez avec l'adjudant de ma compagnie. Il m'a lancé un regard ! Le lendemain j'avais huit jours de boîte pour n'avoir pas d'étiquette à mon paquetage, ordre de l'adjudant de ma compagnie.

Dorothée, tu étais vengée !
Heureusement que l'on nous désarme aujourd'hui, quel métier. J'aime encore mieux être pékin.
L'adjudant de ma compagnie vient de demander au clairon Poivrot le secret de certaines ordonnances thérapeutiques. Il a dit à la cantinière qu'il ne boirait plus de vin. Elle a souri — l'innocente — et a dit, en le regardant au fond des yeux : Pincé !
Quand je pense qu'un peu de plus... Ah ! monsieur l'adjudant, quelle chandelle Dorothée vous doit.

Quand je serai libéré j'irai à Fourvières et je prierai pour vous, monsieur l'adjudant, le dieu qui guérit les humains en secret, même en voyage.

UN RÉSERVISTE.
Pour copie conforme :
L. D'ASCO.

me suis trouvé nez à nez avec l'adjudant de ma compagnie. Il m'a lancé un regard ! Le lendemain j'avais huit jours de boîte pour n'avoir pas d'étiquette à mon paquetage, ordre de l'adjudant de ma compagnie.

Dorothée, tu étais vengée !
Heureusement que l'on nous désarme aujourd'hui, quel métier. J'aime encore mieux être pékin.
L'adjudant de ma compagnie vient de demander au clairon Poivrot le secret de certaines ordonnances thérapeutiques. Il a dit à la cantinière qu'il ne boirait plus de vin. Elle a souri — l'innocente — et a dit, en le regardant au fond des yeux : Pincé !
Quand je pense qu'un peu de plus... Ah ! monsieur l'adjudant, quelle chandelle Dorothée vous doit.

Quand je serai libéré j'irai à Fourvières et je prierai pour vous, monsieur l'adjudant, le dieu qui guérit les humains en secret, même en voyage.

UN RÉSERVISTE.
Pour copie conforme :
L. D'ASCO.

me suis trouvé nez à nez avec l'adjudant de ma compagnie. Il m'a lancé un regard ! Le lendemain j'avais huit jours de boîte pour n'avoir pas d'étiquette à mon paquetage, ordre de l'adjudant de ma compagnie.

Dorothée, tu étais vengée !
Heureusement que l'on nous désarme aujourd'hui, quel métier. J'aime encore mieux être pékin.
L'adjudant de ma compagnie vient de demander au clairon Poivrot le secret de certaines ordonnances thérapeutiques. Il a dit à la cantinière qu'il ne boirait plus de vin. Elle a souri — l'innocente — et a dit, en le regardant au fond des yeux : Pincé !
Quand je pense qu'un peu de plus... Ah ! monsieur l'adjudant, quelle chandelle Dorothée vous doit.

Quand je serai libéré j'irai à Fourvières et je prierai pour vous, monsieur l'adjudant, le dieu qui guérit les humains en secret, même en voyage.

UN RÉSERVISTE.
Pour copie conforme :
L. D'ASCO.

me suis trouvé nez à nez avec l'adjudant de ma compagnie. Il m'a lancé un regard ! Le lendemain j'avais huit jours de boîte pour n'avoir pas d'étiquette à mon paquetage, ordre de l'adjudant de ma compagnie.

Dorothée, tu étais vengée !
Heureusement que l'on nous désarme aujourd'hui, quel métier. J'aime encore mieux être pékin.
L'adjudant de ma compagnie vient de demander au clairon Poivrot le secret de certaines ordonnances thérapeutiques. Il a dit à la cantinière qu'il ne boirait plus de vin. Elle a souri — l'innocente — et a dit, en le regardant au fond des yeux : Pincé !
Quand je pense qu'un peu de plus... Ah ! monsieur l'adjudant, quelle chandelle Dorothée vous doit.

Quand je serai libéré j'irai à Fourvières et je prierai pour vous, monsieur l'adjudant, le dieu qui guérit les humains en secret, même en voyage.

UN RÉSERVISTE.
Pour copie conforme :
L. D'ASCO.

me suis trouvé nez à nez avec l'adjudant de ma compagnie. Il m'a lancé un regard ! Le lendemain j'avais huit jours de boîte pour n'avoir pas d'étiquette à mon paquetage, ordre de l'adjudant de ma compagnie.

Dorothée, tu étais vengée !
Heureusement que l'on nous désarme aujourd'hui, quel métier. J'aime encore mieux être pékin.
L'adjudant de ma compagnie vient de demander au clairon Poivrot le secret de certaines ordonnances thérapeutiques. Il a dit à la cantinière qu'il ne boirait plus de vin. Elle a souri — l'innocente — et a dit, en le regardant au fond des yeux : Pincé !
Quand je pense qu'un peu de plus... Ah ! monsieur l'adjudant, quelle chandelle Dorothée vous doit.

Quand je serai libéré j'irai à Fourvières et je prierai pour vous, monsieur l'adjudant, le dieu qui guérit les humains en secret, même en voyage.

UN RÉSERVISTE.
Pour copie conforme :
L. D'ASCO.

me suis trouvé nez à nez avec l'adjudant de ma compagnie. Il m'a lancé un regard ! Le lendemain j'avais huit jours de boîte pour n'avoir pas d'étiquette à mon paquetage, ordre de l'adjudant de ma compagnie.

Dorothée, tu étais vengée !
Heureusement que l'on nous désarme aujourd'hui, quel métier. J'aime encore mieux être pékin.
L'adjudant de ma compagnie vient de demander au clairon Poivrot le secret de certaines ordonnances thérapeutiques. Il a dit à la cantinière qu'il ne boirait plus de vin. Elle a souri — l'innocente — et a dit, en le regardant au fond des yeux : Pincé !
Quand je pense qu'un peu de plus... Ah ! monsieur l'adjudant, quelle chandelle Dorothée vous doit.

Quand je serai libéré j'irai à Fourvières et je prierai pour vous, monsieur l'adjudant, le dieu qui guérit les humains en secret, même en voyage.

UN RÉSERVISTE.
Pour copie conforme :
L. D'ASCO.

me suis trouvé nez à nez avec l'adjudant de ma compagnie. Il m'a lancé un regard ! Le lendemain j'avais huit jours de boîte pour n'avoir pas d'étiquette à mon paquetage, ordre de l'adjudant de ma compagnie.

Dorothée, tu étais vengée !
Heureusement que l'on nous désarme aujourd'hui, quel métier. J'aime encore mieux être pékin.
L'adjudant de ma compagnie vient de demander au clairon Poivrot le secret de certaines ordonnances thérapeutiques. Il a dit à la cantinière qu'il ne boirait plus de vin. Elle a souri — l'innocente — et a dit, en le regardant au fond des yeux : Pincé !
Quand je pense qu'un peu de plus... Ah ! monsieur l'adjudant, quelle chandelle Dorothée vous doit.

Quand je serai libéré j'irai à Fourvières et je prierai pour vous, monsieur l'adjudant, le dieu qui guérit les humains en secret, même en voyage.

UN RÉSERVISTE.
Pour copie conforme :
L. D'ASCO.

me suis trouvé nez à nez avec l'adjudant de ma compagnie. Il m'a lancé un regard ! Le lendemain j'avais huit jours de boîte pour n'avoir pas d'étiquette à mon paquetage, ordre de l'adjudant de ma compagnie.

Dorothée, tu étais vengée !
Heureusement que l'on nous désarme aujourd'hui, quel métier. J'aime encore mieux être pékin.
L'adjudant de ma compagnie vient de demander au clairon Poivrot le secret de certaines ordonnances thérapeutiques. Il a dit à la cantinière qu'il ne boirait plus de vin. Elle a souri — l'innocente — et a dit, en le regardant au fond des yeux : Pincé !
Quand je pense qu'un peu de plus... Ah ! monsieur l'adjudant, quelle chandelle Dorothée vous doit.

Quand je serai libéré j'irai à Fourvières et je prierai pour vous, monsieur l'adjudant, le dieu qui guérit les humains en secret, même en voyage.

UN RÉSERVISTE.
Pour copie conforme :
L. D'ASCO.

tenir compte. Je reste plus que jamais gérant de la Bavarde et flagellerai de toutes mes forces gommeux et cocottes. Ceux qui se sentiront morveux se moucheront.

A. VALLAGE.

MADAME DE LESSEPS Et les Anglais

Nous rappelons que l'article ci-dessous a été écrit il y a quinze jours. De là, certains anachronismes.
Les événements vont si vite que l'histoire d'hier est déjà de l'histoire ancienne.

« Quand tout se fait petit, femmes, vous riez grandes. »

Ainsi s'exprime le poète. J'mais sa parole ne fut plus vraie. La femme plane, nous marchons. A chaque instant, la chronique raconte la vie d'une héroïne qui surgit et qui s'éteint. Hier, cette Grecque, idéallement belle, qui revêt l'armure, combat et meurt. Sorte de Jeanne d'Arc de l'indépendance hellénique ; elle se fait homme pour s'opposer à l'envahissement des barbares.

A côté d'elle, voici Bill Byrd, une américaine. La guerre de sécession éclate. Elle se bat. C'est la lutte du Sud contre le Nord ; la liberté contre l'esclavage. Elle est pour la liberté. Vingt fois captive, elle n'est rendue à la délivrance que pour recommencer aussitôt. Elle dit à Butler qui la fait prisonnière : « Vous êtes un lâche ! » Ce qui était d'autant plus audacieux qu'elle disait vrai. Cette actrice du drame réel finit, actrice du drame fictif : Il lui fallait la scène, l'éclat, la foule. Personnage de roman comme on n'en voit guère en Amérique, capable de sauver un pays et de se montrer pour un penny à la faveur de cette célérité conquise.

Toute autre est la française, Mme de Lesseps.

Celle-là, aussi, est une héroïne, la plus belle figure de ce siècle, peut-être. Elle ne traîne point ses jupons dans les salons d'une Nouvelle Revue. Elle ne fait ni diplomatique, ni politique. Elle n'est la nymphe Erynne de personne. Elle se contente d'être la femme de celui qu'on appelle là-bas « le grand Français ».

L'histoire ne doit pas à la comtesse de volumes de vers et des nouvelles en prose ; la comtesse n'a jamais écrit dans un journal que dix lignes. Ces dix lignes valent toutes les œuvres de Mme Adam et autres Mme Eve, encombrant de leurs sottises prétextations les antichambres de la troisième République.

Pas d'homme de cœur n'a hésité à applaudir à la courageuse conduite de M. Ferdinand de Lesseps. Il garde, avec un soin jaloux, le canal ; son œuvre. Il est pour la paix, étant homme de science. Il s'est rendu en Egypte, devant les Anglais. Il a vu Arabi. Le chef rebelle a salué le savant. Les conquérants à l'auroure de leur triomphe ont toujours du respect pour les chercheurs. L'homme qui pense en impose à l'homme qui tue, Arabi a assuré à M. de Lesseps qu'il respecterait la neutralité du canal.

Les Anglais sont arrivés. Lord Seymour a bombardé Alexandrie. Le gouvernement de S. M. Britannique espérait terrifier l'Egypte. En effet, un cri d'horreur a été poussé, mais il venait d'Occident. La France n'a pas suivi John Bull. Le pirate comptait sur la collaboration de notre patrie, c'était trop de présomption, vraiment. Au fond, l'invitation était insolente. Nous ne tuons pas les gens pour le plaisir de remplir nos caisses. Alors, l'Angleterre hautaine, se sentant seule, s'est crue tout permis, et l'Observer, un aboyeur d'outre-Manche, a imprimé cette infamie : « Il est question de se saisir de M. de Lesseps et de l'embarquer pour Marseille... »

Cette conscience droite gérait cette conscience louché. Le gouvernement de S. M. Britannique n'en est plus à reculer devant un crime pour grossir son avoir. L'embarcad de coton élevant la voix — une voix bête de canon qui tonne.

Le lendemain l'Observer recevait cette lettre :

Des journaux français ont fait une traduction d'un article de votre journal où vous trouvez M. de Lesseps géant dans vos actes de mauvaise foi et où vous conseillez aux autorités anglaises de l'EMBARQUER à bord d'un steamer en partance pour Marseille.

Eh bien, je vous engage à aller vous-même mettre ce projet à exécution, vous pouvez être assuré de recevoir l'ACCUEIL que vous méritez.

J'ajouterais que quoique étant né dans un pays anglais, je foule aux pieds avec mépris cette nationalité en face d'un pays qui cherche par des moyens déshonnêtes à s'emparer de ce qui ne lui appartient pas.

Recevez, monsieur, l'assurance de la considération qui vous est due.

CONTESSA DE LESSEPS

Bien appliqué, madame. Votre fine main gantée a laissé, sur la joue de ce malotru, un soufflet qui ne s'efface pas.

Les Anglais ne sont point renommés pour leur galanterie. Il reste en eux du barbare. Mais si peu délicats, si grossiers, si pratiques en besoins viles, si bonnetiers sans conscience et sans honneur qu'ils soient, ils tressailleraient sous cette apostrophe. Voilà qui est plus meurtrier qu'un boulet de canon ! l'impression d'une honnête femme et le mépris d'une admirable mère.

M. de Lesseps est toujours à son poste, son fils à ses côtés. La France ne fait entendre au milieu du bruit de la fusillade que des paroles de paix.

Pendant ce temps « le pays qui cherche par des moyens déshonnêtes à s'emparer de ce qui ne lui appartient pas » continue son œuvre de barbarie. Il va fouiller de fond en comble, la terre de Pharaon. Les Sphinx, encore debout, ne trahiront pas le secret que le temps leur a confié. Ils pourraient, cependant, raconter des choses cruelles à ces Anglais qui vont troubler, dans leur sommeil séculaire, les momies des Hypogées.

L'avenir est sombre pour les conquérants de cette terre d'Afrique qui brûle les pieds des soldats. Elle veut bien se donner au chercheur, elle entr'ouvre ses flancs de granite. Elle déroule, sous les assises du dieu Phtah, des papyrus qui racontent, aux mondes qui viennent, des épopées grandioses de ces mondes qui ne sont plus. Chaque stèle a une page d'histoire, mais chaque page d'histoire est une énigme. Ses deux sont des bêtes : Isis est une vache, Hamsé un taureau, Knops a quatre têtes.

L'Anglais sourira — si toutefois l'Anglais sait sourire — en voyant ces débris merveilleux d'une civilisation disparue. Il pourrait les méditer, cependant, l'Anglais. Il n'a d'embûche que son lion et sa licorne. Le lion est de trop pour ce peuple sans courage ; la licorne — une chimère — ne convient point aux pratiques marchandes de coton des bords de la Tamise. Que S. M. Britannique change de blason : que la licorne devienne un pourceau et le lion un renard. Il faut que ses armes « Old England », soient l'image de son caractère, de ses usages et de ses mœurs. Egoïste et rusé : porc et renard.

Madame de Lesseps, dans son estimable lettre, le prouve à nos bons voisins. Elle est d'un pays où le style est vif et où le mot est propre. Elle le leur dit dans un gaulois dont s'enorgueilliraient Montaigne.

Que les soldats de lord Beauchamp interrogent l'histoire des siècles écoulés : celui de Chronos, celui de Sésostris, celui d'Amenophis, celui de Pétamounoph, l'Egypte leur dira le nom de bien belles héroïnes dont les poignets délicats eurent des muscles d'acier. Ils ne découvriront pas, pourtant, sous les cendres de cette terre enchantée, une vaillante qui atteigne à la hauteur de Mme de Lesseps.

Qu'ils ne cherchent point davantage dans leur propre histoire : ils n'y trouveraient qu'Elisabeth, un cœur de roc et une main de fer.

Epris d'indépendance, leurs conquêtes nous ont horreur et notre orgueil grandit en songeant qu'il peut, au moment suprême, dresser devant eux la bonne Lorraine ou la grande Française : Jeanne d'Arc qu'ils ont brûlée et la comtesse de Lesseps qui les soufflette.

songes mercantiles; découvertes merveilleuses, qui n'ont d'autres qualités que celles qu'on leur prête. Très-mauvaises payesses qui, du reste, ne remboursent jamais.

Un jeune allemand de 23 ans ! Moi, qui connais Goethe sur le bout du doigt — j'ai le doigt très petit — moi, qui sais Werther par cœur — j'ai le cœur très tendre — je me suis sentie remuée d'un inexplicable frisson. Je vous ai vu tel que vous êtes : blond — oh ! dites moi que vous êtes blond ! — blond avec des yeux bleus et l'air fatal. C'est joli, un air fatal; mon voisin, d'au-dessus, avait aussi un air fatal; on m'a dit que ça lui venait de ce qu'il faisait des tragédies.

« Et vingt-trois ans ! l'âge du rêve. Vingt-cinq ans c'est vieux jeu. On n'a cette idée sublime d'adresser de telles annonces au public qu'à vingt-trois ans : à seize ans, on ne sait pas : à trente ans, on n'ose plus.

« Ne parlant que très peu le français. Qu'importe ? Vous ne direz rien et je tâcherai de comprendre. Je comprends tout de suite, quand on ne me dit rien. Il est beau le silence des âmes ! Il y a des existences qu'il suffit de remplir. Et ce sera, pour moi, un bonheur de plus. Puisque vous ne savez rien, ô chaste adolescent, je vous montrerai quelque chose.

« Comme ce sera divin, cette jeune fille, sans contrainte, avec l'adorable insouciance du printemps, regardant ce jeune homme dans les yeux et lui montrant sa langue ! « Dites, en échange, vous me montrerez la vôtre. On prétend qu'elle a des beautés ignorées, la langue allemande. *Wergis mein nicht...* Je sais déjà ça. Un petit coussin — qui sortait de Saint-Cyr — me l'a appris un jour, en cueillant du myosotis, sur le bord d'un ruisseau, dans le bois de Clamart. A ce qu'il paraît que ça signifie : *Rappelez-vous...* »

« Je continue... *désirer faire la connaissance d'une jeune dame...* D'une jeune ! Je ne suis pas vieille du tout, allez. J'ai vu vingt fois refluer l'Europe. Ainsi, chante Mignen, une création de votre immortalité. Un point du programme m'ennuie : vous désirez une dame. Je suis demoielle, monsieur l'inconnu. Cependant, avec un peu de bonne volonté, je suis aussi un peu dame. Il ne s'agit que de s'expliquer. Je vous dirai mes raisons, dans le tuyau de l'oreille — si jamais je vous rencontre.

« La fonction de la jeune dame est clairement précisée : « *C'est pour faire des excursions dans les environs de Paris.* »

« Des excursions ? Monsieur serait-il herboriste ? Il y a de très belles plantes. Je ne suis pas ferrée en botanique, cependant, je sais que les roses poussent sur les rochers et qu'on trouve les coquelicots dans les champs. J'ai souvent fait des bouquets. Maintenant, monsieur est peut-être anatomiste. On a trouvé des squelettes à Montmartre. De grandes squelettes, qui n'ont que les os : c'est effrayant ! Jamais n'aurait rien vu de si maigre. On voit dans certaines localités, chez les traiteurs, qui rendraient des points à la Brinvilliers, des lapins qui sont des chats — on en trouve, parfois, qui sont bucheaux ; ainsi Schamard, en a mangé un qui avait deux têtes.

« C'est à la Grenouillère qu'on peut faire de l'anatomie comparée. Là, les grenouilles, de très loin, ressemblent à des femmes, et, de très près, à des grues. Est-ce que vous avez de ces phénomènes à Berlin ? « Je connais les environs de Paris, comme ma poche et le mont de piété. A Bougival, j'ai canoté ; à St-Cloud, j'ai joué du mirliton ; à Clamart, j'ai mangé des petits pois ; à Suresne, j'ai bu du petit bleu. J'ai été à Vincennes, où je n'est rien trouvé et à Meudon, où j'ai tout perdu. C'est charmant les environs de Paris.

« Seulement, ce n'est pas très sûr : on y assassine les gens. M. Caméscasse s'en moque. Ça se comprend, il demeure au centre. Mais, avec moi, rien à craindre. Je suis adieu. Je ne crains pas les voleurs. J'ai traversé assez de forêts pour être aguerrie. Puis, vous savez, j'ai vu le loup. C'était une nuit, dans la forêt de Fontainebleau, oh ! la belle forêt ! oh ! le beau loup !

« Mais j'y pense, vous êtes allemand ; cet amour des fortifications ne s'expliquerait-il point par le désir que vous avez de recommencer l'invasion ? Monsieur l'inconnu, seriez-vous un espion ? Ça ne serait pas rose ! un amoureux qui me laisserait en plan pour prendre des plans. Il y a cette différence, entre Paris et moi, qu'il est fortifié et que je ne le suis pas. Quelle défense pourrais-je opposer à vos victorieux envahissements ? Pourrais-je éviter l'investissement ? Dites, monsieur l'Allemand, soyez franc : auriez-vous l'intention de monter à l'assaut ?

« Non, cette crainte est chimérique. Votre père, — un ennemi de 1870, — a, sans doute, volé une pendule, à Châtillon ou à Créteil ; il a oublié le balancier : vous venez le chercher. Mais il vous faut un guide, ô sentimental jeune homme. Et ce guide ce sera moi, si vous m'agréez, blond fils de la Germanie, que mon imagination romanesque voit si beau et si pâle !

« J'ai tort d'écrire, aussi ouvertement. Vous allez deviner l'émotion dont tressaille mon être — un être adorable, quarante centimètres de taille. — Et au moment d'achever, une pudeur me prend, je deviens rouge — j'ai peur. Je vous cause, comme une petite fille. Si vous allez abuser ! on a vu, comme ça, des jeunes gens qui abusent. Une chose me console : vous demeurez rue Monthonny ; Monthonny ! ce nom seul, est un bouclier. C'est celui du brave homme qui inventa les prix de vertu.

« Vous auriez pu demeurer rue Goussier, rue Pierre-au-Lard, boulevard de la Gaîté, porte de la Chapinette, ou même barrière d'Enfer ; non, vous descendez rue Monthonny. Ce choix dit votre goût. Vous êtes un pur, un chaste, un divin, un vertueux allemand de vingt-trois ans.

« Je n'ai plus peur du tout... du tout. J'accepte d'être la jeune dame pour faire des excursions. Je marche bien. Etant toute petite, je courais déjà.

« Si j'ai l'honneur d'être agréé, je préviendra ma mère. Elle sait ce que ça veut dire. Je clos ma lettre, beau jeune homme, emportée, déjà, par mon rêve, sur un refrain de Paul de Kock :

A Romainville,
On est tranquille,
Ces bois charmants,
Offrent, aux amants,
Mille agréments...

« Adieu. Ecrivez vite... vite... »

X...

P. S. — La clef est toujours sur la porte.

Je certifie que cette lettre a été envoyée au Prussien, une sorte de drôle, qui s'imagine, sans doute, que Paris est un lupanard et, qu'il suffit au premier sot venu, de jeter son mouchoir pour qu'il soit ramassé.

EXPOSITION PERMANENTE à la Chapellerie des Négociants, rue de l'Hôtel-de-Ville, 65, Lyon.

LES BRASSERIES DE LYON

La Jeune France

LE CABARET DE M^{lle} DE MAUPIN

Comme je m'éveillais à l'aube, la tête pleine encore des tintamarresques sérénades de la Guilloitière, j'ai trouvé sur le bord de ma table de travail, un gros bouquet de coquelicots de septembre humides de rosée — présent gracieux de celle pour qui mon cœur n'a pas de secrets.

Certes, ce sont choses assez rares que des coquelicots en cette saison, car depuis que les seigles et les blés dorés las de balancer leurs mignonnes têtes au soleil, se sont benoîtement laissés faucher, et que l'automne nous guigne sournoisement derrière les nuages gris qui courent à l'horizon, les zouaves de la prairie se sont envolés — les coquelicots s'en vont, les coquelicots sont partis.

Cependant, il doit rester encore quelques escouades de trainards et de rêveurs à travers la campagne, puisqu'en plein mois de septembre la Muse de mes rêves m'en apporte une aussi grosse provision.

Je dois avouer que Cupidon est un cicérone qui fait découvrir bien des trésors et qu'il nous conduit sans trop de difficultés, jusqu'à ce mystérieux valon du Paradis terrestre où git la pierre philosophale, si nous n'éions trop paresseux pour le suivre au bout du monde.

Ces coquelicots éveillés, sur lesquels ma mie semble avoir laissé tout le corail de ses lèvres, et tout le parfum de son haleine, ont fait voltiger en mon esprit un essaim de capricieuses idées rouges et de folles visions garance, c'est pourquoi prenant à peine le temps d'en fixer un à ma boutonnière, j'ai pris mon grand panama des jours de fête et suis parti comme un toqué dans la direction de la Part-Dieu.

Après avoir parcouru la rue Mazenod dans toute sa longueur, non sans inquiéter les policemen que mon allure étonnait, je m'aperçus lorsque je fus arrivé à la hauteur de la Via Garibaldi, qu'il faisait une chaleur sénégalienne, que j'étais en nage et que la décoration fantaisiste dont j'avais ensanglanté le revers de ma redingote, laissait retomber languissamment ses pétales assouffis.

Subitement, j'éprouvai le besoin de me rafraîchir. La brasserie de la Jeune France m'ouvrait ses portes toutes grandes. J'y entrai.

Connaissez-vous la Jeune France ? C'est aux « pékins » que je m'adresse, mille sabretaches ! Chacun sait bien, tonnerre, que les fils de Mars ne sont pas insoucians au point d'ignorer l'existence de cet établissement !

Pour moi, je jure par les cinq cents gourbis du diable, que je décernerai vingt-cinq jours de cloû au premier cavalier qui serait assez insolent pour oser se déclarer subitement ignorant en semblable matière.

C'est de la théorie ça, ventrebleu ! La discipline avant tout ! L'homme qui fait la grimace en avalant une absinthe est un moucheron et le cavalier qui ne connaît pas la Jeune France, est indigne de l'épée. Je suis sûr que le brigadier Tétgauché est de mon avis ! Sur ce, garde à toi ! Numéro trois rentrez !

Hé ! hé ! je vois bien à votre sourire conquérant que vous la connaissez un peu cette fameuse brasserie, monsieur le profane ! Il paraît que vous vous égarez parfois à la Part-Dieu. C'est grave, c'est très grave même, surtout lorsque l'on a ses pénates à Bellecour.

Si madame votre épouse le savait, quel gros coup d'éventail vous auriez sur les doigts en guise de baiser ! Heureusement, elle ignore tout, et Dieu vous dira si je suis discret, moi ! Mais il me semble, numéro trois, que vous voulez défriser cette dislocation dont je me draps en véritable capitaine Fracasse que je suis ; le numéro trois frise sa moustache d'un air bien ironique, ne sait-il pas qu'il faut, au risque de supporter les plus cruels supplices de la démolition, garder imperturbablement les mains dans les rangs ? Ah ! c'est qu'il a déjà vu le feu, ce monsieur-là, je le reconnais... Monsieur a fait ses vingt-huit jours l'an dernier, je pense... comme le temps passe !

La Jeune France est le rendez-vous de tous les pensionnaires en culottes rouges que l'Etat enferme impitoyablement dans ce collège immense qu'on appelle la Part-Dieu.

Certes, l'enseigne est bien choisie, car on trouve la Jeune France, si ce n'est parmi les soldats. C'est au moment où l'on est baptisé Français qu'il faut revêtir la livrée des peux ; la Jeune France, c'est l'armée, n'êtes-vous pas de mon avis, madame ? Certes, il existe dans l'armée bon nombre de vieux sous-officiers chevronnés à moustaches grises, de vieilles badernes blanchies sous le harnais, ce sont là les exceptions.

Quant aux officiers, je n'en parle pas, attendu que le temps est loin où le maire de la commune épinglait un brevet de colonel au numéro des conscrits bien en cour.

Je ne suis pas de ceux qui dédaignent l'uniforme. J'ai deux frères sous les drapeaux et je conspu hautement les pauvres d'esprit qui profitent de leur pet-en-l'air pour rire des godillots d'un troublade. Le sac au dos est obligatoire, nul ne peut se soustraire à la dette.

O joli muscadin, la superbe babouche
Devra marquer le pas
Et l'énorme londré qui fume dans ta bouche
Ne t'exemptera pas !

Certainement, les militaires poussent quelquefois la galeté un peu loin et se permettent de fort aimables folies, mais ce sont des Jeune-France ! L'uniforme ne fait rien à la chose. Qu'on soit coiffé d'un haut-de-forme ou d'un képi, il faut rire, le rire est l'apanage de la jeunesse. Ceux qui rient aujourd'hui auront l'arme au bras... l'an prochain, à la grande joie des autres... Ainsi va le monde !

La Jeune-France est le temple de l'armée par excellence ; l'éclairé dolman bleu de ciel, qui fleurait parfois le lubin comme le corsage d'une pécheresse, y coudoie l'épaulette rouge du dragon et du cuirassier ; l'az des canons de l'artillerie y rencontre le cor de chasse du petit vitrier et la grenade flamboyante du piau-piau.

Tous s'attachent fraternellement et font d'interminables conversations presque toujours étrangères au service. Certains, ne dédaignant pas le billard, s'efforcent de surpasser M. Grévy et d'atteindre l'illustre professeur Berger ; et les carambolages succèdent aux carambolages, sous l'œil maternel d'une souriante République, qui triomphe au sein de son cadre doré sur un fond de drapeaux qu'à jadis examinaient sur la toile le pinceau fantaisiste d'un Détaillé de province.

Tous les matins lorsque sonne l'heure du vermouth, on voit arriver en foule messieurs les marchis, marchis chefs, brigadiers et sous-lieutenants. Leurs premiers toasts éveillent la maison qui sommeillait depuis le matin.

Le joyeux cliquetis des sabres traînant sur le parquet et le babillage mutin des éperons sont tout un poème. La patronne reçoit d'un oeil plein de sollicitude tous ces chercheurs d'apéritifs qui n'ont certes pas besoin de l'absinthe ni du vermouth pour ouvrir les portes de leur estomac. Parfois de longues discussions s'engagent entre le marchis-chef de hussard Tépoutefouyer et son collègue des cuirassiers Bonpiedbon-œil.

Le premier prétend qu'une absinthe n'est potable qu'autant qu'on a versé l'eau dans le verre goutte à goutte, sans omettre les quatre poses réglementaires et l'accélération du jet lorsque le verre est presque plein.

Bonpiedbonœil qui n'aime pas à tourner autour d'une table déserte, confectionne l'absinthe en trois temps. Il faut l'entendre crier de sa voix puissante : Allons donc, mon cher, tu es fou. Voici l'absinthe et la carafe. Etant donné, une absinthe et une carafe, au commandement : *garde à toi* ! le cavalier saisit brusquement la carafe par le col et l'élève à la hauteur de l'épaule droite. Un ! au commandement *mouillez !* le cavalier rabat brusquement la carafe dans la direction du verre, laisse couler l'eau d'une façon guerrière ! Deux ! au commandement *halte*, le cavalier rejette vivement la carafe vers l'épaule droite et la pose vigilement sur la table ! Trois ! il ne reste plus qu'à absorber l'absinthe ainsi préparée, c'est la meilleure de toutes.

La patronne n'est pas la seule directrice de l'établissement. Elle possède un associé qui répond au nom très martial de monsieur Marius. Or, ce monsieur Marius, un charmant garçon le plus joyeux du monde, a cela de commun avec mademoiselle de Maupin, c'est que lorsqu'il écrit ses mémoires, il a la manie de flanquer des e muets à la fin de presque tous les adjectifs qui le concernent.

Je ne sais quel mystérieux motif a déterminé cette nouvelle Madeline à se parer des insignes masculins, nul ne l'a jamais vu. Peut-être quelque petit secret se cache-t-il dans cette histoire. A moins que monsieur Marius ne veuille, lui aussi, étudier, à fond, sonder, fouiller, disséquer le cœur de l'homme. Cela pourrait bien être la fin de presque tous les adjectifs qui le concernent.

D'aucuns blâment monsieur Marius d'avoir renoncé aux coquelicots si chers au sexe enchanteur, je ne suis certes pas de ceux-là.

Il y a là une originalité qui me plaît, étant donné que j'adore toutes les originalités :

Brantôme disait autrefois :

D'une autre chose aussi se doit bien garder la dame de ne déguiser son sexe et ne s'habiller en garçon, soit pour une mascarade ou autre chose : car encore qu'elle soit la plus belle jambe du monde elle s'en montre difforme d'autant qu'il faut que toutes choses aient leur propriété et leur sance.

Eh bien, monsieur de Bourdeau, quelque peur que j'aie que vous me voyiez aux gémonies, je vous avoue franchement que je ne suis pas du tout de votre avis. J'estime qu'une dame peut revêtir des vêtements masculins, sans perdre pour cela la belle jambe qu'elle peut avoir et sans cesser d'être charmante.

J'ai connu moi une très grande et très honnête dame qui s'habilla certain jour en hussarde, et je vous assure que cela lui allait le plus gaillardement du monde et qu'elle était charmante dans ce costume guerrier.

Vous me fûtes rire aux larmes très cher seigneur de Brantôme lorsque vous vous écriez :

Voilà pourquoi il n'est bien séant qu'une femme se garonne pour se montrer plus belle, si ce n'est pour se gentiment adresser d'un beau bonnet avec la plume à la queue... ; mais pourtant à toutes il ne sied pas bien ; il faut en avoir le visage poupin et fait exprès, ainsi que l'on a vu à notre reine Marguerite de Navarre.

Eh ! mais croyez-vous que le schako du chasseur à cheval ne vaille pas le bonnet dont vous vous entretenez et que le frétillant panache dudit schako, ne soit pas capable de détrôner toutes les plumes à la queue du monde ! Quant au visage poupin, ce n'est guère difficile à trouver, et je connais autant de femmes pourvues d'un visage poupin — et qui par conséquent se pourraient gentiment adoniser — qu'il y a de perles au collier d'Admète l'Italien. Je pense même que monsieur Marius porterait crânement l'uniforme du hussard, que se serait le plus charmant petit cavalier qu'on puisse rêver et qu'il ferait bien enragé votre reine Marguerite en faisant claquer ses talons sur le trottoir.

Où c'est qu'il est très drôle monsieur Marius ! Impayable ! mon cher monsieur de Bourdeau. Il faut le voir en bras de chemise, les cheveux coupés en brosse, la serviette négligemment rejetée sur l'épaule, il faut le voir serrer la main à tous ses amis les militaires. Il trouve toujours quelques blagues à leur raconter, et n'est content que lorsqu'il les fait rire. Il n'est pas rare de le voir en fumant une cigarette, trinquer avec ses clients : moins rare encore de le voir saisir une queue et proposer une partie de billard au premier marchis-chef qui se présente.

Il est très fort au billard, monsieur Marius ! Les carambolages éclosent par milliers sous sa main, et je suis sûr que monsieur Grévy se laisserait facilement intimider par l'applomb et le sang-froid de cet imperturbable *carumbolo*, s'il l'admettait à un seul instant comme son adversaire ; il y a gros à parier que monsieur Grévy perdrait bourgeoisement son café tout président de la république qu'il est.

Monsieur Marius est gai, il est aimable, enjoué, rieur et bon garçon. Monsieur Marius est un maître en billard. Mais il possède une autre qualité, qualité précieuse s'il en fut, monsieur Marius est galant. Voilà déjà que vous vous esclaffez à cette confidence ; cependant la chose est vraie, ce second chevalier Théodore est le plus gracieux diseur de madrigal qu'on puisse trouver. Il a toujours un compliment pour les dames, et ne néglige jamais l'occasion de leur prouver qu'il est de leurs charmes éniévants le plus sincère admirateur.

Ne négligeant aucun de ses clients, Monsieur Marius a le mot pour tous et croirait manquer au plus sacré de ses devoirs s'il ne leur servait à chacun une anecdote fraîche éclosée. « Bonjour Marius » clament-ou de toutes parts, et la voix quelque peu dûtée de cet étrange et charmant patron renvoie à grandes volées, familièrement, les souhaits que lui décochent ses amis.

Les bonnes de la Jeune France sont au nombre de deux ; toutes deux sont également affables et font à l'égard de leurs clients, usage de la plus courtoise politesse. Voilà bien une qualité que ne possèdent pas toutes les hêbes ; elle est rare, notons-là ; la première serveuse de cette brasserie n'est autre que la petite Jeanne M. dont mon spirituel confrère Nestor a dernièrement tracé la silhouette. Elle semble avoir pris à tâche de suivre à la lettre les conseils de la *Bavarde* et de l'un de ses plus passionnés adorateurs. « Très gracieuse, elle ne dédaigne pas de faire la conversation avec ses clients, se plaît même à les questionner et ne néglige rien pour leur faire paraître le plus court possible le temps qu'il passent en sa compagnie. — Lorsque M. Marius veut faire rire ses clients, il prétend quelquefois qu'il est amoureux d'elle ce qui amuse beaucoup la demoiselle car elle sait parfaitement qu'il n'en est rien.

La seconde hêbe s'appelle Clémentine ; très brune, les yeux noirs assez vifs elle possède un profil légèrement grec et paraît douée d'une volonté de fer ; ce qui ferait un joli pendant avec Maria de la Nuée qui possède un bras d'acier.

Clémentine est très-enjouée, très vive et beaucoup plus ronde que sa compagne. Elle fait la cassette à la bonne franquette ; elle connaît tous les margis par leurs noms et connaît leur service aussi bien qu'eux. Il est vrai qu'elle est un peu *solid* les deux serveuses de la Jeune France ! Continuellement en contact avec les épaulettes, elles ont acquis dans ses moindres détails le vocabulaire imagé des casernes, connaissent les cabots et les *doublets* et sont au courant de toutes les joyeuses farces de la chambrée.

Au nombre des hêbes quela Jeune France a jadis possédées, je citerai Louise la blonde qui mit un beau soir son petit cœur dans la giberne d'un dragon, Anna Pactole, Eugénie, Francine qui buvait tant de charrettes qu'on l'appelait surnommée la Damaïde, Irma, Léonie Cigale qui chantait toute la journée, Philo-Florida, Berthe la brune qui faisait chaque matin sa partie d'écarté, Lucile la Hussarde qui lutinait le dolman bleu, Clémentine Bock et Rose la Savoyarde qui n'aimait que les artilleurs.

Certes la clientèle de la Jeune France, n'est pas exclusivement composée de soldats, et les *pékins* — comme on dit en langage de caserne — y sont très bien reçus !

Mais triplicartouche ! je m'aperçois que le numéro trois, contrairement aux ordres qui lui sont prescrits, permet à toutes les mouches du quartier de venir se baigner licieusement dans son verre ! Numéro trois vous avez douze jours de boîte ! Vous pouvez noter cela sur vos tablettes. Vous allez commencer par avaler sans sourcilier le contenu de votre choppe ! Les mouches constituent une nourriture très substantielle ventrebleu ! J'en ai bien absorbé d'autres lorsque j'étais à Mostaganem ! Allons pas d'observations ou je multiplie ! L'artilleur Couleuvrin sait bien ce que c'est que de multiplier ! Il a le signe de la multiplication sur son schako ! Allons debout numéro trois ! sachez qu'un cavalier qui se respecte ne doit jamais laisser les mouches pénétrer dans son verre lorsqu'elles n'ont pas de scaphandres.

Huit jours de boîte pour mépris caractéristique et prémédité à l'égard des règlements ?

Depuis que je bois égoïstement des bocks, mon pauvre coquelicot s'est complétement abattu sur sa tige ; déjà sa robe s'assombrit. Il est midi : l'heure du déjeuner. Ma douce amie doit m'attendre avec impatience. Il me semble la voir fureter par la chambre. On dirait d'un véritable petit démon. Allons ! rompez les rangs ! je me sauve. De gros reproches m'attendent là-bas et ma pauvre musette languit en mon absence.

J'espère que vous ne m'en voulez pas mon bon monsieur de Brantôme et que vous êtes persuadé que je vous porte le plus grand respect, vu le nombre considérable de « grandes et honnêtes dames » que vous avez jadis connues. Sans rancune n'est-ce pas ! Demain si vous le voulez nous boirons ensemble quelques piots et dégusterons quelques banaps de bière ; j'aurai l'honneur de vous présenter mademoiselle de Maupin. M. Marius, les demoiselles Jeanne et Clémentine et tous les joyeux drilles qui hantent ce charmant cabaret.

J. SABATIER.

LA VOGUE DE LA GUILLOITIÈRE

Ballade Balladoire

Il est huit heures du soir et c'est vague à la Guilloitière ! *Turba ruit ou ruit*. O monsieur Lhomond, mon vénéré maître, vous faites votre entrée en temps propice.

A travers le flamboiement ardent des gaz et des torches aux lueurs rougeâtres qui vomissent à chaque instant des spirales capricieuses de fumée noire, à travers les papillonnements vagues des bougies et des lampions que la brise fait trembler sur la flamme rouge des petites loteries, les baladins crachent avec furie les échos de leur infernale et magique chanson.

Les trombones font rage et les pistons clament de leurs voix aiguës leurs délices honnêtes. La grosse caisse mugit avec des rages et des frémisses contents, des rages son terrible bourdon aux chants mété-

roclites du gong, au zéayement cuivré des cymbales.

Les orgues de Barbarie modulent leurs ouvertures les plus suaves et de timides clarinettes, pauvres petites poétesses perdues dans ce milieu de tapageurs diaboliques hasardeux avec des tremblements dans la voix leurs strophes pleines de trilles attendris.

Les drapeaux s'agitent de toutes parts et les grands manèges montrent dans leur course folle, leurs miroirs vénitiens, leurs stores tout brodés de lamelles d'argent, leurs grands rideaux où courent des arabesques fantastiques et leurs innombrables globes multicolores.

Des hêbes avides de plaisirs fixent leurs grands yeux étonnés sur les barbares des marchands de gâteaux.

Des généraux sont là qui étalent imperturbablement sur le fond marron poussiéreux de leurs habits, des chamarrures roses et blanches de sucre filé. Ce sont les héros de la Barrière du Trône.

Il y a des Garibaldi avec des barbes blanches à la vanille et des zouaves agrémentés de moustaches roses. Un Arabi-Pacha lève haut son cimier terre recourbé, et des milliers de croissants blancs constellent sa tunique de gala. — La voix gémissante des tourniquets se fait entendre.

— Gagné.

— C'est perdu ! dit froidement le marchand ! Allons, à la seconde !...

Il faut à cette génération de babys le *panem et circenses* des Romains, les jeux de la vogue et le pain d'épice !

De temps en temps le vagissement d'un tramway ou l'appel sonore d'un clairon perce le tohu-bohu général, puis l'on n'entend plus rien que les mille voix de la foule, le sifflement strident des machines et les redondantes musicales des orchestres forains.

Il est huit heures du soir, et c'est grande vogue à la Guilloitière ! *Turba ruit ou ruit*.

Le long du cours de Brosses, les nomades ont dételé leurs chariots de Thésipi. Le peuple est en liesse et les petites ouvrières sont dans la joie.

Entrez mesdames et messieurs, hurle un bateau vété d'une interminable blouse blanche. Entrez ! vous allez voir le plus curieux phénomène que la terre ait jamais porté. C'est du reste tout juste si elle peut le faire, car la *Belle Parisienne* pèse 375 kilos. elle est belle comme le jour et est âgée de dix-huit printemps. Entrez.

Un roulement de tambour parachève la dernière phrase de l'orateur, et l'on entre. Il y a toujours beaucoup d'amateurs pour les femmes colosses. Les troupiers sont particulièrement avides de ce spectacle ; ils aiment à voir les vagues blanches de ces gigantesques poitrines déferler le long d'un corsage de velours cramoisi, ils aiment ces bras énormes qui lorsqu'ils se lèvent, laissent apercevoir dans la vague tourbillon de dentelles de l'aisselle une ombre incertaine qui donne le vertige comme un précipice un instant étendu.

Ce qu'il y a de mieux, c'est, qu'en peut toucher. Des mains frémissantes se hasardent à palper la jambe immaculée, que la dame exhibe à la hauteur de la jarretière, chapitre de soie d'un énorme pilier de grasse. Et chacun se rappelle en tremblant l'immortel sonnet de Baudelaire, et les troupiers tout roses de désir pensent en tournant le colon de leurs gants qu'ils voudraient bien eux aussi.

Parcourir à loisir ses magnifiques formes, Ramper sur le versant de ses genoux énormes, Et parfois en été quand les soleils malsains, Lasse, la fait étendre à travers la campagne, Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins, Comme un hameau paisible au pied d'une montagne.

Dans une triple enceinte de torches fumées, deux chanteurs roucoulent le *Temps des Cerises* avec accompagnement de Guitare.

Une foule attentive écoute et chacun guigne sournoisement les cahiers de chansons qui reposent sur une table avec un poignard catalan en guise de presse-papier.

J'aimerais toujours le temps des cerises, C'est de ce temps-là que je garde au cœur.... Une plaie ouverte.

Beugle le ténor qui s'est, comme par ironie, affublé d'un habit à queue de pie et d'une cravate blanche.

D'un geste majestueux il rejette en arrière ses longs cheveux et tamponne minutieusement sa face blafarde.

N'oubliez pas l'artiste, piaillant mélancoliquement deux ou trois pièces de dix sous qu'un enfant fait danser dans une assiette, et les sous de pleuvrier, car on a le cœur tendre à la Guilloitière, et puis c'est si joli le temps des cerises.

Où l'on s'en va deux... !

Pif. Paf. Clac ! Les pipes n'ont pas beau jeu dans les tirs.

Des soldats, des civils, des enfants, des femmes se pressent dans l'enceinte ; chacun veut goûter un peu de la carabine qu'une demoiselle vous présente si gracieusement. Tous veulent faire leur carton qu'ils promènent pendant huit jours dans leurs poches pour l'exhiber orgueilleusement à leurs camarades épatés, ou pour l'attacher au coin d'une glace à côté du dernier acquit d'un propriétaire grincheux et d'un chromo lumineux de la *Chapellerie des Négociants*.

Certains déploient toute leur adresse pour abattre un œuf qui danse narquoisement à l'extrémité d'un jet d'eau et tournoie avec un air de se moquer du monde des plus réussis.

D'autres enfin, soufflent les bougies à quinze pas, et mettent dans ces noirs magiques qui font ouvrir des Sésames de carton doré.

Une petite poupée en cire qui montre ou tragiquement ses mollets arrive en riant sur un vélocipède puis retourne chez elle à reculons. Pif. Paf. Clac !

A côté de la toile frémissante, sur le fond bleuâtre de laquelle des généraux tout chamarrés d'or, des tambours-majors, des ministres et des préfets admirent avec ébahissement le mollet sublime et les hémisphères orange d'un colosse quelconque se dresse le char de la somnambule.

Toujours le même celui-là avec plus ou moins d'ornements et de peintures. Un vieux birbe, aux cheveux d'un gris jaune, harangue onctueusement la foule : « Elle vous dira celle que l'on aime et celle que l'on est aimé ! »

D'aucuns viennent par pure curiosité, les

rideaux rouges de la mystérieuse porte les lâchent ! D'autres, les croyants, entrent à la confiance, la tête haute et le pied sûr.

La somnambule est jolie ! De cette beauté diabolique qu'ont les filles du soleil et qu'on attrape au vol quand on vient du monde dans la neige et qu'on fait la soupe dans les fossés le long des grandes routes.

Ses cheveux, noirs dont l'hébé grainseux et luisant feraient palir l'aile d'une corneille encadrant merveilleusement son visage cuivré qu'éclairaient deux grands yeux profonds du plus pur jais.

Je l'interroge au sujet de la *Bavarde*. Elle me répond imperturbablement que la *Bavarde* fera le tour du monde et m'apprend avec légèreté que nous devons publier la silhouette de Rachel Cigarette et la Br

arène nationale. Entrez ! venez exercer votre force. Le tonbeau des luteurs, l'illustre Pargapad vous attend.

Ainsi clame un hercule à la voix ébréillée. A peine a-t-il achevé la première phrase de son boniment qu'un pitre fait son apparition et se livre, à la grande joie des nourrices et des marmots, à des cabrioles surhumaines. Pendant ce temps, l'orchestre exécute ses airs les plus variés.

Il est très drôle, cet orchestre ! Il est composé de musiciens barbus, dont les cheveux blond-flasque, émergeant d'une casquette grasseuse ou d'un chapeau roux, viennent ramper sur la trame usée d'un vieux pardessus jaune. Deux d'entre eux ont agrippés leurs faces rubicondes de grosses lunettes rondes. Les reconnaissiez-vous ? ce sont des Bavares. Ils appartiennent à cette noble race des orphéons du nord qui naissent avec une lyre tatouée sur le bras gauche et une clarinette à la bouche ! Vous les avez vus partout, ils sont tous les mêmes. Leurs trombones ou leurs saxophones sous le bras, ils traînent de par le monde leurs gigantesques godillots et leurs paletots en décapité.

Ecoutez cette musique lente, mélancolique, routinière. Cela sent son Gambrinus de trois lieues, et je suis sûr que si l'on fouillait tous ces gaillards on trouverait dans leurs poches deux ou trois exemplaires de ces énormes pipes en porcelaine, sur lesquelles sont peints des paysages des bords du Rhin ou des portraits de paisibles « Frailein ».

On croirait qu'ils ont juré de trimballer à travers l'Europe les somnolentes rêveries de toutes les Gretchen dont s'honore la blonde germanie — « Entrez, entrez ! la lutte commence », clame une seconde fois l'hercule, et d'un geste plein d'ampleur, il indique au curieux le chemin de l'estrade. Une bonne dame donne le signal. Immédiatement tous les moutons de Panurge la suivent !

A l'intérieur, deux athlètes se côtoient avec rage ; leurs torses velus et noueux se confondent en une suprême étreinte. — Les jambes tendues ils se repoussent ; leurs muscles puissants s'aperçoivent à travers le maillot couleur chair.

Tout à coup ils s'affaissent. Puis se relevant d'un même mouvement, ils fondent l'un sur l'autre avec une nouvelle ardeur. On entend le claquement sourd de leurs mains. Ils géignent péniblement et commencent à perdre haleine.

Tout à coup, l'illustre Pargapad renverse son adversaire et lui cloue les deux épaules dans le sable de l'arène. On applaudit. Ce n'est que trente centimes aux secondes, crie toujours le paillasse qui se dresse sur l'estrade avec des gestes désespérés.

Ici voilà le Théâtre des frères Barrois et des sœurs Foucart. L'enceinte est toujours comble ! La foule s'engouffre naturellement dans la tente. La gloire des fameux acrobates n'a plus besoin des grimaces du pitre.

On entre là comme chez soi pour voir les exercices de trapèze et le poids de quarante kilos, se poursuivre comme des papillons.

Le Théâtre Detorbiel se dresse non loin de là ! De petites baderas aux robes de gaze pailletées d'or esquissent sur l'estrade une figure orientale. Le gong fait entendre sa voix puissante et les pistons scient l'air de leurs trilles étourdissantes. — Le magicien vêtu d'une longue simarre de velours cramoisi, parsemée de broderies diverses, s'avance majestueusement la baguette à la main. — On croirait parcourir une page des mille et une nuits. — Il est coiffé d'un vaste bonnet conique et sur son nez trône la plus jolie paire de besicles qu'on puisse rêver. — De temps en temps, il caresse compunctueusement sa barbe grise et montre du doigt la toile peinte sur laquelle une pythouisse fait au sein d'un nuage bleu danser des amants, au milieu des ruines de Carthage. — Entrez ! entrez ! Spectacle de haute magie, spiritisme et prestidigitation ! Il est six heures du soir et c'est vague à la Guillotière. Turba suit ou suant !

Enfoncé Philéas Fogg, enfoncé mon vieux maigré le fameux oignon de Passe-Partout tu as mis quatre-vingt jours pour faire le tour du monde. — Ici nous faisons nos voyages en cinq minutes. — Le tour du monde en cinq minutes. — Montez ! montez ! prenez vos billets. — C'est le chemin de fer Illupitien !

Ainsi crie un mécanicien tout noir de fumée en faisant siffler sa locomotive, tandis qu'un autre mécanicien jette au peuple l'allocution suivante :

« Allons ! allons ! mesdames et messieurs, décelez-vous. Qu'on prenne le « Rapide d'assaut ». Qu'on se pousse, qu'on se bouscule, qu'on s'écrase ! Hurrah ! Forward. Rapides comme le vent, les vélocipèdes vont vous entraîner dans le pays des songes et des châteaux de cartes ! Allons montez !

Venez voir l'aquariune des six parties du monde baragouine un sauvage au nez agrémenté d'un porte-veine, tandis qu'un monsieur vêtu d'une redingote noire invite dignement la foule à gravir les degrés du « Musée Républicain ». La, sont enfoncés tous les instruments de torture imaginables. La poire d'angoisse, le Pater-noster d'Espagne, le brodequin, l'araignée, la chaîne de torture et la demoiselle de Nuremberg. Des patients de ciré torquent leurs membres endoloris.

Il règne là une atmosphère de caveau où agrippent les cliquetis des ferrailles de supplice. Tout y est représenté depuis le fouet jusqu'au carcan. Un seul instrument de torture a été omis. C'est le brodequin verni qu'on chausse un jour de bal !

J'avais des souliers neufs vernis. Ils étaient bien un peu petits. Mais la nature. M'avait fait le pied un peu grand. Je devais m'imposer vraiment. Cette torture.

Si Paul Bilhaud savait ça ! Mais en parlant de bal, entendez-vous la musique du bal de la vogue ? C'est un quadrille. En avant deux, les gones ; hardi ! il faut rire un peu au son de la musique.

La poussière assainit le tout, mais le comptoir n'est pas loin. Il y a aussi la brasserie Comptoir où l'on fourmille. Allons, du courage et du jarret. Balancez vos dames !

Ce qu'elles s'en payent les petites ouvrières de la Guille !

Non loin des pépinières de loteries, où l'éternelle ruse grince son éternelle complainte, où l'on gagne à tous les coups, non loin des fonderies de bugnes et de gaufres,

s'élève la baraque du fleur de pâte de guimauve. Avec quel entrain il étire cela ! Comme il jette son bloc de pâte sur la tringle du chapeau chinois, on en profite pour égrener les rires argentins de ses mille sonnettes.

En voilà de la pâte de guimauve ! la vraie, la bonne, la seule à la vanille ! En désirez-vous un kilonètre ? Allons, allons, tirez ! les petits, je ne suis pas à six mètres près ! C'est deux sous !

Deux sous aussi la partie de macarons ! deux sous le général en pain d'épice ! deux sous le paquet de berlingots ! deux sous le tour du monde au manège des chevaux de bois ; allez-y ! Les belles aiment le manège.

Les petites ouvrières et les épinglées en goguette mettent fièrement le pied dans l'étrier ! hop ! un coup de cravache. Comme ils sont jolis ces palefrois gris pommelés avec leurs hausses de velours brodé, leurs guides vernies et leurs selles de maroquin ! comme elles sont jolies les girandoles, jolies les grappes de boules miroitantes, jolies les lanternes japonaises, et comme elle est sublime la tant aimée polka de Far-bath ! Le voilà Nicolas ah ! ah ! ah !

Hurrah ! qu'on entre en liesse ! c'est jour de liesse ! Les belles ont un grain de folie en tête comme le chantait le brillant en habit noir. Il est onze heures du soir, et c'est vague à la Guillotière. Turbo suit ou ruini.

Minuit ! minuit ! les baraques éteignent peu à peu leurs quinquets et leurs torches. Les sérénades endiablées s'alanguissent. Le rapide se ralentit et la voix grincheuse des tourniquets se meurt. La grande famille des bohèmes a bien assez crié pour aujourd'hui, et la petite fée Florida n'a plus de sourires ! Il est l'heure de dormir. Les demi-mondaines qui s'étaient égarées là regagnent les parages où l'on rigole. On rigole à l'Assommoir, tandis qu'à la Guillotière on s'amuse. Les somnambules vont dénouer sur leurs épaules de bronze les ondes noires de leurs exubérantes chevelures et les colosses vont enfin pouvoir reposer leurs charmes gigantesques. Là qu'on ferme la boîte ! Il fait sommeil la petite. On a beaucoup cabriolé ce soir. Les baladins vont dormir sous l'œil vigilant des étoiles ! Il est une heure, mesdames ! la foule s'est dispersée lentement. A peine si quelques promeneurs attardés s'aperçoivent sur le cours de Brosses ; à peine si quelques falots tremblottent encore dans l'ombre. La grande famille des nomades s'endort, la grande famille des nomades s'endort. Le chariot de Thespis sommeille dans l'ombre. Il est une heure ma mie, et c'était hier vague à la Guillotière.

NESTOR.

TOQUADES

MINCE DE BAISERS !

Ma pauvre âme jadis ennuagée et songeuse Se réveille aujourd'hui comme d'un long sommeil. Et c'est l'amour qui vient de sonner le réveil Avec le rire clair d'une blonde amoureuse.

Or ça, sur mes genoux, vases, l'enfant rieur, Tendre à ma lèvre en feu votre beau front vermeil Qui s'éclaircit aux rayons dorés du gai soleil, Comme d'une auréole éclatante et joyeuse.

J'y viens baiser l'instant un baiser... un baiser ? Vingt baisers plutôt... vingt, que dis-je, à peine mille Pourraient lui offrir d'amour un instant apaisé.

Commenten-on, veux-tu, dès à présent la file ; Enlace fortement mon cou de tes deux bras ; En avant les baisers et ne les compte pas !

MAURICE D'ARAGON.

Paris, 27 août 1932.

CIRQUE RANCY

La salle était pleine samedi dernier, jour d'inauguration.

Dès sept heures du soir une foule immense stationnait sur l'Avenue de Saxe aux environs du Cirque de M. Rancy.

Les personnes qui n'avaient encore pas visité le gracieux établissement, dont nous avons donné la description succincte dans notre dernier numéro, poussaient d'énergiques exclamations de surprise et d'admiration.

La salle est en effet charmante et les décorations sont du meilleur goût.

Presque toutes nos belles petites s'étaient fait un devoir d'assister à cette représentation de gala. Quelques-unes même étaient revenues d'Aix-les-Bains dans ce seul but. Ma Mère M'attend, dont nous avons remarqué le chapeau grenat, était de ce nombre.

Les fantaisistes pantomimes et les désopilantes cabrioles de Messieurs les Clowns semblaient intéresser particulièrement nos jolies tennes.

Adèle Desanges exultait littéralement. Agitant fiévreusement son grand éventail, elle balançait sa tête coiffée d'un grand chapeau blanc à garnitures grenat et riait comme une véritable folle. Le pantalonades des paillasses lui arrachaient des exclamations de joie.

Nous avons remarqué Marie Mayor avec ses deux petites filles, en compagnie de Ma Mère M'attend. Cette dernière semblait s'intéresser fort aux évolutions des écuyères Miles Bouthors et Sabine Rancy. Elle était, ainsi que sa compagne, coiffée d'un chapeau grenat.

Rosita Bédé assistait à la représentation en compagnie de sa sœur. Toutes deux étaient vêtues de costumes à carreaux. La Senorita Rita jouait de l'éventail avec une grâce toute andalouse.

Adrienne Roux, parée d'une toilette crème du meilleur goût, était coiffée d'un chapeau de velours noir ; elle était assise aux côtés de sa sœur Marie Roux, qui, le programme à la main, s'ennuyait avec anxiété les périlleux exercices de MM. Dasile et Georges Palmers.

Cécile Châtelaine assistait à la représentation avec Pauline Desgeorges, dont nous avons remarqué l'élégant atelage sur l'Avenue de Saxe. Ces deux tendresses étaient vêtues de noir.

La mignonne Marguerite Kaillou et sa sœur Henriette ne semblaient guère s'intéresser au spectacle, toutes deux fouillaient du regard, les gradins du cirque où elles cherchaient probablement à découvrir quelque une de leurs petites amies.

Au nombre des demi-mondaines qui assistaient en outre à la première du Cirque Rancy, nous avons remarqué Henriette Desaix, Marie la petite Poupée, Fanny Jackson, coiffée d'un chapeau noir à plume bleue, Sabine Biscago, Eugénie Lavache, dont la conversation s'éclaircissait de cuirs et de velours du meilleur crû, et Léonie de

St Matricon, parée d'un corsage grenat. Cette dernière n'était par extraordinaire pas accompagnée de son amie Jenny Merluchon.

Les écuyères Georges Palmers, les frères Dasile, MM. Hermann et William Bell ont été fort applaudis, ainsi que l'équilibriste Cinquerali, dont les exercices sont vraiment extraordinaires.

Miles Bouthors, Sabine Rancy et Sarah ont obtenu leur large part de succès. Tous les jours quelques exercices nouveaux viennent s'ajouter au programme déjà si attrayant du Cirque qui nous n'en doutons pas ne tardera pas à devenir l'un des rendez-vous préférés du High-Life.

DORSAY

THÉÂTRES

C'est horrible ! j'ai été victime d'une machination épouvantable. Mon dernier article de Théâtre a été étreint de magistrale façon par mes bons amis les typographes.

Mlle Marguerite Donné est, grâce à eux, devenue Mlle Dauvé ; d'Angelo, le sarah-bernardesque Angelo, on a fait Angèle, tout juste comme la serveuse de bords des Deux Passages ; M. Valdejo, le ténor, s'est vu transformer en Valdego, tandis qu'à ses côtés Mlle Pincken avait la douleur de devenir Mlle Furken ; notre confrère Gri-sier, baptisé Grésier par MM. les typos, faisait pendant à M. Maurice Devriès, tout étonné de se voir changer en Devrier. Enfin, Mme Dorval, la gracieuse Catherine des Boussignieux, était présentée sous le nom de Mme Darval.

Quand j'aurais dit que de la studentina lyonnaise on m'a fait le *studentisme lyonnais*, j'aurais cité la liste des métaux qui m'ont si malencontreusement charcuté un article qui — sans cela — me menait tout droit à l'Académie — à tout le moins.

Toutefois, pour l'excuse de mes bourreaux, je dois dire que je griffonne tellement mal qu'il faut leur être reconnaissant de n'avoir pas fait pis.

Voici maintenant quelques articles complémentaires de la liste des artistes connus à Lyon et engagés au dehors pour la saison qui s'ouvre :

A Bruxelles. — Théâtre de la Monnaie : Les danseuses Adelina et Elvire Gedda. — Théâtre des Bouffes : Mlle Juliani, également danseuse.

A Brest, M. Veuillet, grand premier rôle et Mme Veuillet, tous deux des Célestins.

A Marseille, Mmes Buscail et Carina, MM. Frey et Homerville.

A Rouen, Mlle Baux et Mlle Marie Vachot inaugureront le nouveau théâtre des Arts ; il y aura une grande solennité musicale à laquelle seront convoqués toutes les sommités du monde artistique et littéraire.

Du reste, par toute la France les troupes sont arrêtées, complètes, il y en a de fort bonnes ; je citerai celles de Bordeaux, de Toulouse, de Douai, même celle de Saint-Etienne. A Toulon, où j'étais l'an passé, un bon nombre de nos artistes aimés, Dalabranche, Dervaud, Abeyl, Mme Dorval, Mme Brizzi, la direction a été confiée à Mme Nadi-Vallée la femme du précédent Directeur.

C'est là un acte de galanterie municipale qui portera certainement bonheur au théâtre.

Seule la ville de Lyon attend encore une troupe, plusieurs troupes même. Le plus étendu des renseignements que l'on ait obtenu jusqu'à ce jour consiste en une annonce parue dans les journaux spéciaux et disant que :

« L'agence... a été chargée de former la troupe des théâtres de Lyon. » Et voilà tout ce que nous savons de notre avenir artistique.

Je me trompe, nous en savons autre chose qui est préemptoirement démontré par l'expérience, c'est que quelque soit la bonne volonté de M. Albert Dufour, il lui sera impossible de faire une troupe sortable avec les ressources dont la municipalité lui laisse la disposition.

M. Albert Dufour qui est un impressionniste et non un Mécène n'a aucune proposition — et je l'en approuve — à se ruiner pour remédier à la stupidité de nos édiles. Quand il verra qu'à faire bien il mange son capital, il fera médiocrement mal, puis pas du tout. A moins que, dès le premier jour, le public lyonnais, par une de ces manifestations qui lui sont familières ne signifiât son exeat à la nouvelle direction.

C'est en quoi il aura grand tort, car — n'importe l'état des choses — le directeur n'en sera que la victime tandis que la municipalité seule en est auteur.

Tout cela est très triste, triste à plusieurs points de vue : premièrement à celui de la dignité de la seconde ville de France, ensuite, à celui du nombreux personnel que font vivre les théâtres municipaux.

Le conseil municipal qui ne manquerait pas de venir en aide par une subvention à ce personnel si un incendie par exemple le laissait sans ressources, est loin d'apercevoir qu'il joue à son égard le rôle d'incendiaire permanent.

Oui, tout cela est très triste. Aussi pour vous sortir ces idées brunes de la tête allez, mon cher lecteur, faire un tour à Perrache chez les frères Grégoire. La troupe de cette petite salle sait le secret pour déridier les plus moroses, et pour égayer au besoin le plus sombre des mélés de feu J. Bouchardy.

Ce n'est peut-être ni bien le texte, ni bien la tradition de la pièce, mais cela ôte toute envie de dormir même aux extrêmes pendant lesquels M. Alphonse Grégoire improvise chaque soir de petites comédies d'avant-scène qui valent quelquefois les meilleures de la scène elle-même.

Il y a bien aussi la troupe Rancy : mon ami Dorsay vous n'arrêtera la première. Je vais vous dire deux mots de la troupe, ou plutôt je vais vous en dire un seul : elle est excellente et des plus homogènes. Il n'y a pas jusqu'à présent de *great attraction*, de ces artistes qui font courir toute une ville, mais il y a des écuyères fort gracieuses, des cavaliers de première force, d'habiles jongleurs et surtout des clowns désopilants au possible.

Comme installation, il y a beaucoup de fait et encore beaucoup de faire. Le buffet est absolument indigne du Cirque et la sortie demande un peu plus d'ampleur.

M. Rancy ne comptait pas sur un succès aussi grand que celui qu'il a obtenu, et quand il s'agit de vider en cinq minutes une salle qui a mis une heure ou deux

à se remplir, il faut des exutoires considérables.

Les écuyères-foyer sont une innovation des plus heureuses, et l'on s'y porte en foule pendant l'entracte. Beaucoup de gommeux pour loger les portes des loges des gracieuses écuyères ; en pure perte du reste, car on ne voit rien, mais là rien.

JULIEN LOYS.

Casino

Voilà décidément un établissement favorisé et qui marche de succès en succès. Des vélocipédistes, charmants ma foi, un bébé délicieux, à croquer, évoluant sur la scène, avec une grâce et une agilité inimitables, sont tous les soirs couverts de fleurs.

Mlle Céline Dumont, habituée à n'obtenir que des succès, n'y a pas failli cette fois encore.

Elle est tout bonnement adorable. Vous nommer tous les artistes serait fastidieux, tous méritent des éloges et des applaudissements que le public ne leur ménage pas.

Bravo sur toute la ligne ?

D.

Scala

Si le Casino mérite des éloges la Scala mérite bien aussi des bravos. Une pléiade d'artistes émérites, qui, tous les soirs, enchantent le public et font une ample mission de bravos.

Les costumes des dames artistes sont charmants et de fort bon goût. Leurs chansonnettes sont toujours fort bien dites ; n'y a-t-il pas là de quoi satisfaire les plus difficiles.

Inutile de vous parler de Reyar, de Provost, n'est-ce pas, leur éloge n'est plus à faire.

Allons, un bon point au directeur de la Scala.

D.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la Silhouette de Rachel Cigarette.

CANCANS ET POTINS

DU DEMI-MONDE

La blonde et toujours souriante Maria Bras-d'Acier, pourrait-elle nous dire ce qu'elle allait faire mercredi soir sur la Place Marengo, en compagnie d'un de ses jeunes amis ?

Nous l'avons déjà rencontrée plusieurs fois dans ces parages. Aurait-elle l'intention de s'y fixer ?

La grande Eléonore de Suez, devrait nous dire ce qu'elle va faire si souvent en compagnie de sa blonde amie Antonia, à la Brasserie Anbert à la Croix-Rousse.

Cette jeune demoiselle sera-t-elle déjà consolée du départ de son nabab ? Elle semblait bien triste cependant il y a quelques temps !

Il est un vent il est vrai qui fait sécher toutes les larmes.

Depuis que la Brasserie de la Nuée Bleue est en réparation, les trois hébés de cet établissement sont au désespoir.

Pauline Bac, se plaint amèrement ; tous ses clients ont paru-il émigré, et c'est à peine si elle parvient à servir une vingtaine de bords en une journée ; Marie Louise qui dessert le billard, ne cesse de se lamenter sur la rareté des consommateurs, et la sémillante Bras-d'Acier pleure à chaudes larmes, le temps où elle se faisait payer des fines champagnes par ses innombrables amis.

Quand donc ces maudits badigeonneurs auront-ils fini de repeser en azur sa façade, ô pauvre petite Nuée Bleue ?

Louise Holla qui réside actuellement place Sathonay devient très sérieuse sous assure-t-on.

Certes cette nouvelle ne laisse pas de nous étonner profondément. Louise Holla devient sérieuse, que vont en penser ses cascadeuses petites amies ?

N'aurait-elle pas aussi l'intention de prendre le voile ?

Ses anciennes camarades de chez Mestivier ne peuvent en croire leurs oreilles. Cependant nous croyons bon de nous abstenir de tout commentaire. Décernons un bon point à Louise Holla.

Nous vous conseillons madame de persévérer dans cette bonne voie.

Décidément elles vont bien mesdames les belles-petites. Deux d'entre elles que je m'abstiens de nommer pour éviter qu'elles soient vouées aux gémonies se promenaient dimanche soir en voiture.

Certainement, ce n'est pas un crime de se promener en voiture et rien n'est plus moral surtout lorsqu'on est vêtue de toilettes aussi charmantes que celles que portaient les deux tendresses en question.

La première était en rose pâle, sa compagne en crème, deux couleurs qui semblent avoir été créées pour se coujoier.

La toilette rose conduisait avec une rare élégance et faisait malicieusement claqueur son fouet.

Tout allait donc pour le mieux et les promeneurs ne pouvaient qu'admirer cet at-telage high-lifen, lorsqu'une idée fantas-tique vint à germer dans la tête folle de ces deux épinglées.

Immédiatement l'idée fut mise à exécution, et pimpantes, les deux belles se mirent à fumer coquettement leurs papillotes. Si tel permis à Mesdames les belles-petites, d'obscurcir de la fumée de leurs cigarettes les glaces des cabinets particuliers et les miroirs vénitiens de leurs boudoirs, personne ne leur a jamais conseillé de fumer sur les cours Lafayette. Le cours Lafayette n'est pas en Espagne.

Cette hébé qui n'ignore pas les secrets de l'art, qu'il illustre Vatel, ferait bien de ne pas venir faire la conversation avec ses clients, lorsqu'elle est munie des casseroles et autres instruments qu'on n'a l'habitude de rencontrer que dans les laboratoires culinaires.

La petite Anna Flamande paraissait fort gaie dimanche soir à la vogue de la Guillotière. Elle admirait avec beaucoup d'enthousiasme le pitre du théâtre parisien et semblait se récréer fort des gambades abracadabrantes de ce désopilant personnage.

Elle a parait-il, gagné deux fort jolis vases et casé bon nombre de pipes au tir à la carabine. Elle est décidément très adroite, cette petite Anna. Nous lui conseillons de faire broder un cor de chasse sur chacune de ses manches.

Depuis le départ de son inséparable amie Marie Serpent — oh le vilain nom qui donne froid dans le dos ! — la languoureuse Félicie Tata s'ennuie à mourir dans son domaine de Sathonay. Son protecteur ne lui laissant que fort peu de liberté, elle profite de ses rares instants pour accomplir de longues excursions dans les environs.

Dimanche dernier elle s'est enfuie à Trévoux où elle a failli rester à Sathonay tout le monde la croyait perdue.

Patience, belle enfant, votre petite camarade reviendra.

Toujours beaucoup de monde au casino depuis l'arrivée de Mlle Titine Dumont. Mardi soir Fanny Jackson qui décidément a renoncé à quitter Lyon, a été vue dans une loge vétée d'une toilette d'un très bon goût.

Nous félicitons la reine de la cavalerie légère d'avoir abandonné ses idées d'exil.

Mercredi dernier, Léonie de Saint-Matricon qui balançait agréablement un grand éventail rouge, se promenait dans les couloirs à la recherche de son amie Jenny Merluchon qui n'était malheureusement pas là.

Les chansonnettes du casino et de la Scala sont déjà sur toutes les lèvres.

Nous constatons avec plaisir que nos tendresses ont toujours beaucoup de goût pour les retraits en vogue.

Depuis quelque temps déjà, la belle Titine a abandonné le firmament lyonnais.

Déjà les bruits les plus divers circulent au sujet de la disparition de cette étoile. On peut-elle bien avoir filé ? Nous recevons aujourd'hui de ses nouvelles. Titine voyage en compagnie de son généreux nabab.

D'aucuns prétendent qu'elle est actuellement en Italie. Cela ne nous étonnerait pas, car depuis longtemps elle manifestait le désir d'aller faire de petites excursions au pays des lazarets.

Voilà qui explique son absence des divers spectacles de notre ville où elle a coutume de venir jeter la note gaie de ses charman-tes toilettes.

Les petites amies espèrent qu'elle sera bientôt de retour.

Nous avons été étonné de ne pas apercevoir Jenny Merluchon à l'ouverture du Cirque Rancy, samedi dernier en compagnie de son inséparable amie Léonie de Saint-Matricon.

La belle était, parait-il, allée au Casino de Charbonnières. N'aurait-elle plus, comme autrefois, le goût des exercices équestres et des excentricités funambules-ques de MM. les clowns ?

Ma Mère-M'attend nous est enfin revenue d'Aix-les-Bains, où on la rencontrait fort souvent en compagnie de la gracieuse Hélène Courtois.

Nous l'avons aperçue dimanche dernier, à la musique. Elle était très coquettement vêtue et semblait heureuse d'être de retour à Lyon, car elle adressait moult sourires à toutes ses petites amies.

Voyons, amis lecteurs, n'est-ce pas à désespérer de la générosité lyonnaise ?

Voilà la pauvre petite Victorine qui, après avoir vendu tous ses bijoux, hélas ! est encore allée chez ma tante déposer sa garde robe.

Je me suis toujours figuré que c'était pour la préserver des mites, mais on m'a prétendu le contraire.

Cependant, j'ai vu des types très chics, gravir son escalier, rue de l'Hôtel-de-Ville. Expliquez cela qui vaudra, moi j'y renonce.

Clémentine Grosjean est au désespoir ; son jeune protecteur vient de l'abandonner pour servir une autre dame.

Je veux parler de Mme la Patrée, une personne qui traite fort durement ses amants et les condamne à s'affubler de costumes plus ou moins agréables.

Adieu les promenades à Charbonnières, vous n'irez plus au bois, madame Clémentine, vos lauriers sont coupés.

Peut-être votre ancien ami en cueillera-t-il, cela fera compensation.

Pleurez belles-petites bitteroises, Blanche Cardinal est à Lyon.

Pour quelques jours elle a quitté sa bonne uille de Béziers pour aller faire quelques visites à Vaise, son faubourg natal.

Nous avons constaté avec plaisir que cette tendresse est charmante, qu'elle s'habille avec beaucoup de goût et qu'elle est fort sobre de paroles. « Le silence est d'or ».

Blanche Cardinal est très fière depuis qu'elle est grande dame, elle semble ne se souvenir que vaguement de l'époque où elle fit l'ouverture de la brasserie des Négociants, à Pénzanas.

